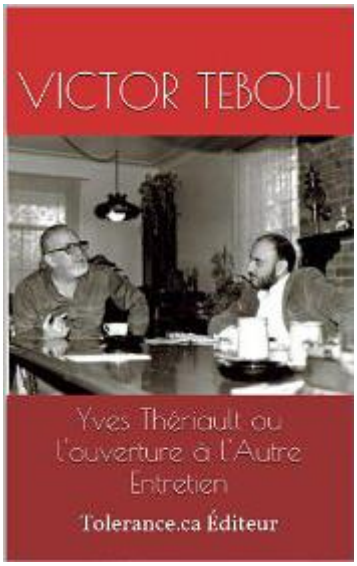

VICTOR TEBOUL

Yves Thériault ou l'ouverture à l'Autre

Entretien

Tolerance.ca Éditeur

ISBN 978-2-9814097-0-6

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2013

Droits réservés © Victor Teboul et Tolerance.ca Inc. 2013

Image de la couverture : Yves Thériault en compagnie de Victor Teboul. (Collection privée Victor Teboul)

Pour consulter la liste complète des oeuvres de Victor Teboul, visitez le site www.victorteboul.com

Site Internet de Tolerance.ca Éditeur : www.tolerance.ca

Du même auteur

Ouvrages

Bienvenue chez Monsieur B. !, Roman, L'Harmattan, Paris, 2010.
La Lente découverte de l'étrangeté, Roman, Éditions Les Intouchables, Montréal, 2002.
René Lévesque et la communauté juive, Essai et entretiens, Éditions Les Intouchables, 2001.
Que Dieu vous garde de l'homme silencieux quand il se met soudain à parler, Roman, Éditions Les Intouchables, 1999.
Une femme, un vote, Entretiens, Ministère des communautés culturelles et de l'immigration, 1990.
Le Jour : Émergence du libéralisme moderne au Québec, Essai, Éditions Hurtubise HMH, 1984.
Mythe et images du Juif au Québec, Essai, Éditions de Lagrave, 1977.

Magazines (directeur fondateur)

Tolerance.ca®, magazine d'actualité et d'analyse, publié en ligne depuis 2002 : www.tolerance.ca
Jonathan, revue mensuelle interculturelle, publiée à Montréal de 1981 à 1986.

Séries radiophoniques

Plusieurs séries radiophoniques diffusées sur la chaîne culturelle de Radio-Canada, dont *Le Québec au pluriel*, *La Communauté juive du Québec*.

Articles

De nombreuses analyses publiées dans des ouvrages collectifs ainsi que dans les grands quotidiens de Montréal.

À la mémoire de Jacques Langlais, c.s.c.

Avant-propos

Mon entretien avec Yves Thériault

Juifs et Québécois, par Yves Thériault, écrivain

Avant-propos

J'ai rencontré l'écrivain Yves Thériault (1915 - 1983) à sa résidence de Rawdon, au Québec, au cours de l'été 1981. Yves Thériault représente pour moi – et pour la société québécoise – le chantre des minorités. Il a détruit les barrières et pénétré les différences. Comment pouvais-je ne pas m'intéresser à lui ? J'avais pris contact avec lui lors de la préparation de la série d'émissions radiophoniques sur la communauté juive du Québec que j'ai animée sur les ondes de Radio-Canada en 1982. Il avait commenté de manière élogieuse mon essai *Mythe et images du Juif au Québec* dans la revue *Le Livre d'ICI* (1), essai dans lequel je m'étais montré assez sévère à l'endroit de son roman *Aaron* et de plusieurs auteurs québécois qui, jusqu'aux années 1960 et même 1970, reprenaient des stéréotypes antisémites dans leurs œuvres. Je fus donc surpris de sa réaction d'autant plus que des commentateurs patentés – universitaires ou critiques – de la littérature du Québec avaient un certain mal à reconnaître que le monde des lettres pouvait aussi véhiculer des représentations péjoratives. En dépit de ces réticences, qui refusaient en fait la remise en question d'une image immaculée du Québec et de sa littérature, mon essai eut un retentissement inattendu autant dans les médias que dans les cercles universitaires. Il continue d'ailleurs de faire l'objet de commentaires dans de nombreux ouvrages et travaux savants et, parfois, de déranger une certaine perception virginale de la littérature.

Je fus donc surpris des commentaires francs et flatteurs que me fit Yves Thériault dans son article. J'avais été touché qu'il pût accepter avec une modestie aussi désarmante les critiques que je portai sur son roman et sur plusieurs œuvres considérées comme des classiques de la littérature québécoise. Sa réaction, comme j'allais le constater lors de mon entretien avec lui, correspondait à sa personnalité. Critique de la société québécoise, Thériault se situait à contre-courant des idées dominantes de son temps. En s'intéressant également, dans ses œuvres, aux Inuits et aux Amérindiens, Thériault se révélait un précurseur : il introduisait la diversité dans les lettres québécoises.

Mais ce furent d'abord sa sincérité et sa modestie, telles qu'exprimées dans son article sur mon essai, qui m'incitèrent à aller à sa rencontre. Je découvrais un pionnier de l'ouverture à l'Autre. Comme le fait remarquer à ce propos Maurice Émond, dans *l'Encyclopédie canadienne***,** les figures de

l'altérité et des grandes étendues canadiennes sont autant d'images «qui témoignent de l'écrivain à l'écoute de l'homme universel et de son combat pour la survie».

*

On pourrait caractériser les années 1950 comme étant des années de rapprochement. *Aaron*, qui paraît en 1954 à l'Institut littéraire du Québec, décrit les tensions surgissant entre un jeune juif, Aaron, et son grand-père Moishe, un orthodoxe déterminé à voir son petit-fils suivre la tradition religieuse, alors que ce dernier est porté à s'assimiler au monde nord-américain.

Durant les années d'après-guerre, la conscience occidentale se remet avec difficulté de l'expérience nazie et tente lentement de contrer toute forme d'antisémitisme par une meilleure connaissance des Juifs. C'est l'époque du dialogue judéo-chrétien, dialogue existant déjà en Europe et au Québec avant la guerre, mais qui sera, cette fois, intensifié et structuré.

En 1954, le père Stéphane Valiquette ouvre le premier bureau du Conseil canadien des chrétiens et des Juifs. Dans les années 1960, le pape Jean XX111 et le mouvement oecuménique consolideront et multiplieront les échanges entre juifs et chrétiens. Les synagogues de Montréal et de Québec, de même que le Congrès juif canadien, seront au centre de ces échanges.

La communauté juive du Québec, grâce à la *Jewish Immigration Aid Services*, mieux connue sous ses initiales, la JIAS, s'occupe activement durant ces années à absorber les réfugiés juifs de la guerre qui, après avoir vécu dans des camps de transit en Europe, viennent s'établir à Montréal.

D'autres réfugiés juifs arrivent aussi de Hongrie alors que les chars d'assaut russes occupent Budapest en octobre 1956.

L'arrivée des Sépharades

À la fin des années 1950 se manifeste aussi un phénomène plutôt rare dans l'ambiance culturelle et linguistique québécoise : il s'agit de l'arrivée des premiers Sépharades qui s'établissent à Montréal dans un contexte où les frontières linguistiques sont clairement tranchées : les francophones sont de confession catholique tandis que les anglophones sont soit protestants soit juifs, ces derniers ayant été scolarisés dans les établissements de langue

anglaise. Les Sépharades arrivent surtout d'Égypte, d'Iraq et du Maroc. Surprise chez les Canadiens français qui découvrent des Juifs différents de ceux qu'ils avaient connus jusqu'ici. Ces Juifs, disait-on, s'ils parlaient français devaient certainement être des catholiques !

Pour les Juifs établis au Québec depuis une ou deux générations cependant, les années 1950 sont une période de transition. Les jeunes de la rue Saint-Urbain, anciens élèves du réseau scolaire anglophone et protestant de Montréal, fréquentent maintenant l'université — les plus chanceux étudient à McGill, les moins fortunés suivent des cours du soir à Sir George Williams (2). Les Juifs réalisent autant que possible le rêve de leurs parents immigrants. S'ils ne parviennent pas tous à être médecins, ils accèdent en grand nombre aux professions libérales. Ils quittent graduellement aussi le quartier délimité par l'avenue du Parc et le boulevard Saint-Laurent pour s'installer plus confortablement à l'ouest, à Côte-des-Neiges, Snowdon et bientôt Hampstead et Côte-Saint-Luc.

L'oeuvre littéraire marquante de cette époque, pour ce qui touche aux rapports entre Juifs et Québécois, est sans nul doute le roman d'Yves Thériault, *Aaron*.

Mon entretien avec Yves Thériault

Victor Teboul - Yves Thériault, pourquoi écrivez-vous un roman sur les Juifs dans les années 1950 ?

Yves Thériault - Ça remonte très loin, alors que j'étais enfant. Ma mère entretenait des relations assez suivies, très humaines - elle était acheteuse en confection — elle avait beaucoup d'amis dans le domaine des manufacturiers de vêtements juifs. Elle avait pour eux énormément de respect et beaucoup d'affection. Dans une certaine mesure ça déteignait sur moi. Et de plus, avec les enfants, dans ce quartier que j'habitais, Notre-Dame-de-Grâce, dans notre rue en particulier, il y avait des Italiens, des Irlandais, des Canadiens français, et des petits Juifs.

«Tout le monde parlait un peu la langue de l'autre»

Et ce qui est arrivé, c'est qu'à l'âge de sept ou huit ans j'étais un bonhomme qui parlait français, anglais, qui bredouillait l'italien — c'était surtout du napolitain, du calabrais ou du *Campo Basso* — et du yiddish ! Parce qu'on jouait dans nos langues, si on veut, il y avait un mélange de langues; tout le monde parlait un peu la langue de l'autre.

Cela a créé en moi une certaine familiarité avec toute la question juive. Il n'y avait rien de surprenant là-dedans, pour moi. Et puis, à un moment donné, j'ai même commencé à aller faire un tour le samedi, avec mes petits copains juifs, à la synagogue, à l'insu de ma grand-mère qui, elle, était une catholique très bigote, très canadienne-française, J'adorais ça. Le chant du cantor, c'était quelque chose d'extraordinaire pour moi. Cette musique-là me faisait quelque chose. Je me suis toujours demandé si je n'étais pas une réincarnation quelconque d'un Juif quelque part, parce que, pour moi, elle représente peut-être la musique la plus importante dans ma vie.

Alors le temps a passé. J'étais adolescent, j'étais soudain un homme. Et puis, j'ai commencé à écrire un jour. A un moment donné, je me baladais rue Saint-Laurent, qui était à l'époque une rue très juive, et je voyais des vieux messieurs, longue barbe, une lévite à mi-jambe, petit chapeau rond sur la tête; je voyais les petits gars habillés assez bizarrement, en ce qui me concernait, c'est-à-dire même en été, chemise blanche fermée au cou, manches longues attachées. Je regardais ces gens et je me disais: mais comment font-ils pour s'intégrer dans la vie nord-américaine ? Quels sont les sacrifices qu'ils doivent

consentir pour s'intégrer ? Est-ce qu'ils peuvent s'intégrer totalement sans la moindre arrière-pensée ou s'il va toujours rester un relent quelconque dans leur intégration ? Et de là à me poser la question d'une façon plus littéraire, à me chercher un personnage, puis à me chercher une idée de roman, il n'y avait qu'un pas.

Et le pas a été accéléré, si on veut, parce que j'écoutais à ce moment-là le poste CFCF, de Canadian Marconi, qui avait, le dimanche matin, une émission de musique juive. Les disques provenaient d'un magasin de la rue St-Laurent qui s'appelait Sterling Recording, je crois. Et en particulier il y avait un cantor, le cantor Malavski et sa famille. Le soliste n'était pas le cantor lui-même, sauf pour quelques éléments du chant; c'était un petit gars d'une douzaine d'années, une voix extraordinaire. Et en particulier un chant hébraïque, qui me fascinait.

Je suis allé chez Sterling acheter le disque en question, et ce disque-là je l'ai usé, mais usé à le faire jouer — on en était encore aux disques à 78 tours et aux aiguilles qu'on changeait sur les phonographes. À mesure que j'écoutais ce disque, l'image de ces gens-là que je voyais tous les samedis, rue St-Laurent, devenait de plus en plus oppressante. Et j'ai construit l'idée du roman, qui a été écrit à Florence alors que je séjournais en Italie. Il a été publié dans une première version à l'Institut littéraire de Québec et, dans une deuxième version, augmentée d'une quarantaine de pages, chez Grasset, à Paris.

Et ce roman-là, c'était pour moi l'expression de toute une vie, si on veut, parallèle à celle des Juifs de Montréal, ces mêmes Juifs que je retrouvais d'ailleurs un peu partout dans le monde. Je les ai retrouvés à Florence, je les ai retrouvés à Paris, en différents segments, si on veut: il y avait les orthodoxes de la grande observance comme ceux que je voyais avec ces enfants à la chemise boutonnée et tout et tout, il y avait aussi les Juifs réformés ou des orthodoxes de moindre observance.

J'ai découvert, revenant au Canada, qu'il y avait un tas de synagogues. Parce que la synagogue, j'avais compris le principe, c'est-à-dire que ce n'est pas du tout le principe d'une église telle qu'on la conçoit, nous, c'est un groupe de Juifs qui se nomme, s'élit un rabbin qui, lui, va dispenser la sagesse ou va la transmettre, etc. Et il suffit, je pense de douze Juifs... douze Juifs forment une synagogue...

V.T. Dix...

Y.T. Alors il y avait un tas de ces synagogues plus ou moins orthodoxes, ça dépendait de laquelle. Et voilà l'explication d'*Aaron*.

V.T. Mais est-ce qu'on connaissait les Juifs durant ces années-là ?

Y.T. Je pense qu'on ne les connaissait pas et je pense qu'on ne les connaît pas encore. Il s'est fait beaucoup de travail dans ce sens-là, si on veut. *Life***,** le grand magazine illustré du temps, avait publié eu une série d'articles qui a duré, je crois, un mois, des articles extrêmement fouillés sur les rites, les fêtes hébraïques, qu'est-ce que c'était que d'être Juif, ce que ça représentait du point de vue religion, les difficultés du Juif qui veut être religieux, qui cherche a s'intégrer dans un monde qui ne l'est pas. C'était de très beaux articles qui sont parus, d'ailleurs, après que j'ai écrit *Aaron*. Et j'ai retrouvé dans ces articles-là la confirmation de certaines choses que j'avais dites dans *Aaron*, parce que j'ai écrit le roman avec un minimum de documentation. C'est pour ça qu'il y a sûrement quelques erreurs dans le roman. Mais ce ne sont pas des erreurs de mauvaise foi, ce sont des erreurs de pure ignorance, faute d'avoir eu accès à des sources.

Avant que j'écrive *Aaron*, j'avais eu des conversations, de longues conversations avec David Rome, qui était à l'époque conservateur de la bibliothèque juive à Montréal, un homme charmant, qui s'exprimait dans un français admirable, d'ailleurs. Et j'avais eu de longues conversations avec lui, plus pour une question d'atmosphère qu'une question de documentation précise. La documentation précise, le fait d'avoir fréquenté les synagogues dans ma jeunesse, je pense que je l'avais à peu près telle qu'il fallait. Parce qu'on ne peut pas non plus être trop absolu. Le Juif italien a beau avoir des similitudes étranges avec le Juif québécois, disons, il est quand même un Juif italien, il y a quand même des différences. On ne peut pas avoir une documentation extrêmement serrée sur tout ce qui est juif à travers le monde, parce qu'il y a des différences marquées entre le Juif allemand et le Juif russe, un Juif italien, un Juif québécois, des différences de langue...le yiddish lui-même est une langue extrêmement souple. Il n'y a que l'hébreu qui est immuable ou presque...

V.T. Sauf peut-être pour l'hébreu moderne.

Y.T. Oui, mais ça c'est autre chose. Je parle de l'hébreu rituel.

V.T. Comment est-ce que les Juifs réagissaient-ils à votre endroit ? Vous êtes un Canadien français, vous allez vers eux. Est-ce qu'ils sont faciles d'accès ?

Y.T. Non. J'ai eu des réactions un peu négatives, mais pas dans les journaux juifs. Le *Jewish Daily Eagle* a fait une très belle critique sur *Aaron* - et incidemment cette critique était signée de Naim Kattan, qui aujourd'hui est un des grands bonzes du Conseil des arts à Ottawa, Naim que je connaissais, était un tout jeune homme à l'époque. Il m'avait dit son admiration pour le livre et cela s'est traduit par un article dans le *Jewish Daily Eagle*, qui était un journal de grand format. Il y avait presque trois quarts de page sur mon livre.

Par contre, au Cercle juif de langue française - je ne sais pas si ça existe encore - j'avais été invité comme conférencier un soir, et il y avait une période de questions, c'était la partie la plus importante d'ailleurs, et un Juif en particulier, un monsieur s'est violemment objecté à ce qu'il appelait une intrusion dans le judaïsme de la part d'un gentil. C'était son opinion. Je le lui ai dit d'ailleurs: «Vous avez bien le droit d'avoir votre opinion. Moi, je l'ai écrit assez candidement, le livre. Je ne l'ai pas écrit pour faire du mal à quelqu'un, au contraire».

J'avoue franchement que les quelques dernières pages du livre, je les ai écrites les larmes aux yeux. Parce que pour moi le personnage principal du roman, c'est Moishe - je veux dire le personnage qui a vraiment une dimension extraordinaire. Quant à Aaron, c'est visible que ce petit gars-là ne résistera pas. Il va quitter, il va s'intégrer autrement, il va s'assimiler. Mais le vieux est pathétique, parce que, lui, il représente des milliers d'années. C'était triste de voir se désintégrer son monde autour de lui. Mais quand il dit à la fin: «Le Père ne nous entend plus», c'est plus un cri d'horreur de sa part, parce qu'il se rend compte tout à coup que c'est vrai, dans une certaine mesure, il n'y a plus personne qui l'entend ... en fait, tangiblement, autour de lui. Moi, j'ai écrit le roman avec de l'émotion. Je l'ai écrit avec mes tripes. Alors que ce monsieur, ce soir-là, s'objecte, je lui donnais la liberté de s'objecter, mais j'étais un petit peu surpris.

Cela s'est produit une autre fois, beaucoup plus tard, assez récemment, il y a à peu près quatre ans, au centre Saidye-Bronfman. J'y étais invité. Je parle, je suis conférencier. Il y a un monsieur encore, un autre monsieur cette fois qui, lui, ne peut pas accepter que j'aie écrit sur les Juifs sans être Juif ou

sans avoir la preuve que j'avais une documentation extraordinaire. Alors, j'ai tenté de lui expliquer : au fond ce n'est pas une question de documentation, c'est une question d'avoir créé des personnages plausibles, des personnages qui existent vraiment et une trame, une intrigue, un cas qui existe encore aujourd'hui, Parce qu'on ne viendra pas me faire accroire qu'on peut compter que tous les jeunes Juifs sont absolument d'accord avec leurs aînés, leurs aïeuls. Ce sont des gens qui vont peut-être se révolter, résister, faire leur propre vie en dehors des contraintes. Alors moi, ce que j'ai fait, j'ai pris un cas. Il y en a peut-être beaucoup plus que ça, des cas, peut-être beaucoup moins aussi, je ne sais pas, je n'ai pas fait de statistiques sur la chose.

V.T. Yves Thériault, dans les années 50, quand vous commenciez à penser à votre livre, avant d'arriver à l'étape de l'écriture, est-ce que les milieux juifs étaient faciles à pénétrer ?

Y.T. Un peu comme aujourd'hui, ils se divisaient en deux. Il y avait le Juif dans les affaires qui habite Côte-Saint-Luc, Outremont, qui était un Juif assez facile d'accès, parce qu'il fait des affaires avec des non-Juifs à la journée longue. Mais il reste quand même un *hard core* de Juifs plus ou moins orthodoxes, plus ou moins de stricte observance, ceux-là sont plus difficiles à approcher, sauf si quelqu'un parlant le yiddish s'adressait à eux. Je crois que c'est de la méfiance de leur part, de la méfiance envers quelqu'un qui n'est pas de leur sang, mais surtout de leur religion, et sûrement pas de leur langue. Alors quelqu'un qui parlerait yiddish pourrait plus facilement avoir accès à eux qui, pour la plupart d'ailleurs, ne parlent pas beaucoup d'autres langues que le yiddish; ils ne parlent pas beaucoup 1'anglais, ne s'expriment pas d'une façon très fluide en anglais ou en français.

Mais en 1950, c'était peut-être plus difficile de pénétrer dans ce monde... Je sais que, quand j'étais petit gars, que j'allais à la synagogue, il n'y avait pas de problème. Et je sais qu'en 1950, c'est-à-dire dans les années qui ont précédé l'écriture d'*Aaron*, à un moment donné, je suis allé avec un copain juif dans une synagogue de la rue Esplanade, ce que j'appellerais une synagogue privée. Je n'ai pas ressenti un accueil tonitruant, et au bout d'une quinzaine de minutes j'ai compris qu'il valait mieux que je foute le camp. Ce n'était rien... ce n'était pas un doigt pointé qui me montrait la porte, ce n'était pas ça, mais c'était une absence de cordialité. Il valait mieux ça, qu'un gars s'en aille ! Tu te fais regarder d'un drôle d'air. Ça va, on ne poussera pas !

Ça, je les comprends, parce qu'on aurait les mêmes réactions dans un autre domaine, avec un autre peuple. On aurait les mêmes réactions chez les musulmans, par exemple. On s'introduirait dans une mosquée sans appartenir à l'Islam, je pense qu'il vaudrait mieux ne pas le faire d'une façon trop flagrante. Il faudrait au moins savoir quand se prosterner et quand se relever.

On n'aurait peut-être pas cette attitude-là chez les catholiques, parce que les églises sont très grandes et on ne fait pas un décompte à la porte. N'importe qui peut entrer. Ça n'est pas plus libre pour ça. Simplement on considère que ce n'est pas en barrant les portes qu'on va atteindre des buts.

V.T. Oui, mais chez les Juifs, il y a aussi leur condition de minoritaire.

Y.T. Ce que j'ai vu chez les Juifs, et je l'ai vu en Italie, puis je l'ai vu à Paris et je l'ai vu à Montréal, c'est la peur. La peur est là. Depuis l'Holocauste, la peur est là. Elle est rarement avouée, elle est rarement quelque chose de tangible, mais elle est sous-jacente. Ce n'est pas tellement le cas des Juifs de la haute bourgeoisie.

Si on va, nous les Canadiens français dans l'Ouest, en Alberta par exemple... j'ai été invité à parler au Saint John Collège, à Edmonton. C'était des Canadiens français qui m'entouraient, parce que c'était un salon du livre français, mais les élèves de l'école n'étaient pas des Canadiens français, c'était des anglophones. Et à un moment donné, j'avais le goût de prendre l'avion et de revenir vite. C'était rien de précis. J'ai eu cette sensation-là en Bulgarie, je l'ai eue en Russie, la hâte d'en sortir, sans qu'il y ait quoi que ce soit de fait, de tangible, de désagréable.

Mais c'est une atmosphère, disons. Je pense que les Juifs, depuis l'Holocauste, en sont là, d'avoir cette espèce de nervosité, de ne pas se sentir bien, de ne pas se sentir à l'aise.

Et on le voit surtout quand on manifeste une sympathie évidente, sans réticences envers des Juifs, on voit jusqu'à quel point ils vont vouloir venir à nous, parce que tout à coup on dirait que la peur s'en va. «Ah! lui, il n'est pas dangereux !» C'est primaire ce que je dis là, c'est très élémentaire, mais cela peut expliquer certains comportements. Et peut expliquer certaines difficultés d'entrer dans un milieu juif.

Par contre, on va aller au centre Saidye-Bronfman, en tant que Canadien français, on est chez soi. Et j'ai vu des anglophones, des Anglais, ne

pas se sentir à l'aise. Pourquoi eux ? Pourquoi pas nous ? Ça, c'est peut-être une double condition de minorité en ce qui concerne les Juifs et nous. Il y a énormément plus de compréhension de leur part envers nous qu'il y en a envers des anglophones, par exemple. Enfin, là je suis en train de faire quasiment de la politique...

V.T. Est-ce que, après la publication de votre livre, des Juifs sont venus vers vous justement à titre individuel, à titre personnel ?

Y.T. Très peu, mais quelques-uns, et la valeur a compensé le nombre. Je reviens à David Rome que j'avais connu avant la parution de mon roman. Et là, après avoir écrit *Aaron*, David Rome me considérait comme quelqu'un d'extraordinaire, il est venu à moi d'une façon magnifique. Et ce fut le cas pour certains Juifs qui avaient été autrefois des amis de ma mère, mais qu'on avait perdus de vue, et qui ont repris contact avec moi. Puis l'un d'eux m'a dit : *You're quite like your mother*. «Tu es comme ta mère !» J'ai aimé cela, parce que cela prouvait qu'ils avaient compris ma sympathie.

V.T. Mais vos rapports se faisaient dans la langue anglaise, si je comprends bien.

Y.T. Dans la plupart des cas, oui, sauf avec Naïm (Kattan) et quelques autres qui faisaient partie du Cercle juif de langue française. En général il y a très peu de Juifs qui sont vraiment francisés. Il n'y a que ceux qui sont d'origine française ou d'un pays où la langue française est une première langue, une des premières langues.

V.T. Vous pensez peut-être aux Sépharades qui viennent du bassin méditerranéen, des pays arabes en général et qui sont francophones.

Y.T. Oui. La plupart des Juifs qui sont ici au Canada depuis très longtemps, je parle de ceux qui ont fait souche ici au Canada, ce sont presque tous des Juifs allemands et une proportion de Juifs russes ou si vous voulez polonais... mais surtout des Juifs allemands, ce sont surtout ceux-là qui ont immigré ici. Et ceux-là ne sont pas portés à se franciser, ils n'étaient pas portés à le faire. Alors que les Sépharades sont arrivés ici déjà francisés. Alors ils ont perpétué leurs traditions...

V.T. Quand vous publiez *Aaron*, ce sont les années d'après-guerre, d'après l'Holocauste, l'État d'Israël est tout jeune. Quelle idée se fait-on des Juifs au Québec à ce moment-là ?

Y.T. Il se fait une idée qui, à mon sens, n'est pas la bonne. C'est-à-dire qu'on assimile les Juifs à un certain nombre de facteurs négatifs. C'est un commerçant très âpre au gain; sauf que le Canadien français l'est aussi terriblement. Et c'est peut-être pour cela que les affaires entre Canadiens français et Canadiens juifs peuvent se faire si bien ! Le Juif est un homme qui dans les affaires n'hésite pas à engueuler son opposant; le Canadien français non plus. Alors ce qui est très poétique à voir, c'est un Juif et un Canadien français qui font affaire ensemble et qui s'engueulent comme du poisson pourri et finissent par s'entendre comme larrons en foire. J'ai trouvé ça toujours d'une beauté extraordinaire !

L'opinion ici, c'est une opinion qui est très québécoise, il faut le dire, je n'hésite pas à le dire carrément: pour le Québécois tout ce qui n'est pas québécois est un maudit, un maudit Juif, un maudit Français, un maudit *spaghette* — un *spaghette*, c'est un Italien !

Ce sont des gens qui, selon l'expression en langue vulgaire, «prennent nos *jobs*», et puis les Juifs «prennent notre commerce». Or, cette attitude-là, en 1950, était une attitude assez répandue.

V.T. Donc, dans les années 1950, les Juifs, c'était des commerçants, pour la plupart des Québécois ?

Y.T. Oui... et pour la plupart des Juifs aussi, parce que pendant très longtemps les Juifs n'ont pas été les commerçants de village au Québec, ils ont été des commerçants de ville. Ce sont les Syriens qui ont été les commerçants de village et de petite ville, comme les Grecs ont été les restaurateurs de petite ville. On allait partout au Québec, le restaurant de Trois-Rivières, c'était un Grec, et puis l'autre restaurant, à deux pas plus loin, c'était un autre Grec.

Mais les Juifs concentraient leurs commerces à Montréal. Et, un fait assez bizarre, sauf des exceptions plutôt rares, les Juifs concentraient leurs commerces dans les secteurs anglophones. Ici et là on pouvait trouver des Juifs qui avaient commerce, qui avaient pignon sur rue dans les secteurs francophones. Ils étaient plutôt rares. Mais ceux-là parlaient français. Ils avaient appris à parler tant bien que mal le français. Mais le commerce chez les francophones ce fut surtout les Syriens, ici au Québec. Et les Juifs ont occupé surtout les secteurs anglophones des petites villes de langue anglaise. Il y avait pas mal de commerçants juifs, à Sherbrooke par exemple, qui était à

l'époque une ville plus anglophone qu'elle ne l'est aujourd'hui. Comme je le disais tout à l'heure, c'était, je pense, le fait que la plupart des Juifs étaient d'origine allemande et pour eux c'était plus facile de se tourner vers l'anglais que de se tourner vers le français.

Pour les Québécois, on parlait du Juif en tant que petit commerçant et on disait «maudit Juif» — mais on dit «maudit Français», on a dit «maudit *spaghette*». Je ne sais pas quel nom ils vont trouver pour les Portugais, parce qu'ils s'établissent de plus en plus dans les secteurs francophones; ils vont en trouver un. Mais c'est assez typique du Québécois, qui est contre tout ce qui n'est pas québécois. Il est contre l'Anglais, il est même contre les Irlandais qui pourtant sont catholiques et sympathisent avec les Canadiens français. II y a même eu énormément de mariages mixtes avec les Irlandais. C'est courant chez le Canadien français. C'est de l'insécurité au fond. D'ailleurs, tout le reste est semé d'insécurité, qu'il soit dans n'importe quel pays du monde, affectant n'importe qui, c'est *basiquement* de l'insécurité et une jalousie née de l'insécurité.

Vous voyez des gens qui réussissent et vous craignez de ne jamais réussir vous-même, alors vous créez un mur de racisme, un mur d'intolérance par-devers ceux qui ont réussi, qui ne sont pas des vôtres. Et même les vôtres, parce que chez le Québécois autant que dans n'importe quel pays du monde, les pays occidentaux, la famille et les amis ne sont pas épargnés. Si dans une famille de sept fils, il y en a trois ou quatre qui ont réussi, vous êtes moralement sûr d'avoir de la jalousie de la part des autres fils et cette espèce d'intolérance les uns par-devers les autres. Ça, je pense que c'est très humain.

On combat le racisme... je ne sais pas comment on combat le racisme, peut-être par un certain type de propagande, on le combat par une compréhension. Moi je sais que j'ai peut-être été porté, un jour, à dire «maudit Juif». Je l'ai beaucoup moins ressentie, cette espèce de paradoxe, quand j'ai appris à mieux connaître les Juifs. A ce moment-là, j'ai été porté à sélectionner. Là, ce n'était pas une question d'un maudit Juif génériquement, c'était un Juif en particulier, parce que lui m'avait fait quelque chose, et c'était spécifiquement une relation d'homme à homme et pas plus. Alors, ce n'était pas générique. Ce n'était pas du racisme dans son sens réel du mot. Ce n'était pas parce qu'il était Juif, c'est parce qu'il avait fait quelque chose qui humainement me gênait ou me bloquait... A ce moment-là, on se rend

compte qu'il s'agit d'êtres humains absolument normaux, dont la différence fondamentale avec nous n'est pas si grande que ça...

Parce que si on regarde comme il faut la religion, par exemple: c'est quoi le catholicisme ? C'est quoi le judaïsme ? Ce sont deux religions extrêmement près l'une de l'autre. Bien sûr, il y a des différences de rites, mais *basiquement* on est basé sur la même Bible. Votre Torah et notre Ancien Testament, c'est la même chose. Les différences sont mineures. Ce sont des différences d'interprétation ou de traduction dans bien des cas. Au point de vue religieux, on part d'une même souche judaïque. On s'est orienté différemment au niveau des rites. …

V.T. Maintenant quel accueil fait-on à *Aaron*, dans les milieux canadiens-français, dans les années 1950 ?

Y.T. Franchement ça a été un accueil de stupéfaction. Vous savez, la beauté d'habiter le Québec et d'y écrire, c'est qu'on peut créer de la stupéfaction chez les gens. Quand j'ai commencé à écrire sur les Indiens et les Esquimaux, on était intimidé, on ne savait pas comment le prendre. Et *Aaron*, on ne savait pas comment le prendre, non plus. J'ai écrit par la suite un roman qui se passe en Espagne et qui s'appelle *Les commettants de Caridad*. L'accueil a été un accueil de surprise. Qu'est-ce que c'est ça ? La même chose qu'avec *Aaron*... Il y avait même certaines critiques qui ont paru à l'époque, où on doutait de ma capacité à parler des Juifs, tellement c'était incongru pour ceux qui étaient chargés de critiquer le livre. Et il y a un critique, que je ne nommerai pas, par charité chrétienne ou judaïque, qui a écrit dans son journal une phrase seulement qui était antisémite, là, virulente. Je l'ai ignoré. D'ailleurs il est à Ottawa, il est assez loin pour que je puisse l'ignorer.

Par ailleurs les critiques du temps, qui étaient des grands critiques — je pense à Roger Duhamel par exemple, qui a été longtemps un critique important au Québec, au frère Clément Lockquell... qui a été absolument ravi du roman, étonné, ému par le roman. La même chose pour Duhamel.

Par contre, d'autres critiques, disons d'un rang inférieur, eux, c'était vraiment de la surprise : «Qu'est-ce qu'il fait là», autrement dit, «Thériault, qu'est-ce qu'il est allé faire là chez les Juifs ?» Autrement dit, qu'est-ce qu'il connaît là-dedans ? Ça se résume à cela. J'ai moi-même accueilli cela avec beaucoup de philosophie.

V.T. On s'aperçoit aussi que l'État d'Israël n'est pas très présent dans *Aaron*. Est-ce qu'à l'époque il n'intéressait pas les Juifs canadiens ?

Y.T. La répercussion de la fondation d'Israël au Canada, au Québec particulièrement, a été très faible. A vrai dire, ça n'a pris une dimension que vers 1960 à peu près. Il y avait évidemment des grandes campagnes de souscription, de ventes d'obligations d'Israël, aux États-Unis, en Angleterre, tous les pays où il y avait des Juifs à l'aise. C'était une chose visible. On le savait que ça existait. Il y avait énormément de nouvelles concernant Israël. Mais ça a pris un certain temps avant que cela fasse partie, si vous voulez, de la vie quotidienne, pour nous qui n'étions pas Juifs.

J'ai applaudi la fondation de l'État d'Israël. Cela m'a pris un certain temps avant d'en voir toutes les implications. Et quand on a commencé vraiment à entendre parler des kibboutz, de l'irrigation du Néguev, là, ça commençait à prendre une dimension physique. Mais en 1950, je n'étais pas influencé du tout par la présence de l'État d'Israël qui était trop neuf, qui n'avait pas encore la dimension qu'il aura plus tard pour moi. Et c'est pour cela que dans le roman, si je le mentionne, je le fais d'une façon très indirecte à un moment donné comme existant, mais pas plus.

V.T. Dans votre livre, le personnage d'Aaron se prépare à devenir canadien. Est-ce qu'aujourd'hui il deviendrait québécois?

Y.T. Je le voyais plutôt - lorsqu'il modifie sa pratique religieuse – comme nord-américain. Et cela n'impliquait pas une appartenance nécessairement canadienne ou ontarienne ou québécoise. C'était nord-américain. Et je pense que j'employais plusieurs fois l'expression dans le livre...

Québécois, peut-être, aujourd'hui, je ne sais pas. Je voudrais garder aujourd'hui — je le dis conditionnellement — je voudrais garder une sorte d'appartenance, c'est-à-dire que je n'en ferais pas un Québécois s'il n'avait pas des origines disons sépharades par exemple, où il y a plus une affinité de langue que... Je ferais le distinguo entre la véritable origine d'Aaron. C'est-à-dire que, dans le livre, Moishe (son grand-père) est un Juif russe qui avait émigré d'abord, je pense, à San Francisco, puis à Montréal. Peut-être que d'instinct je ne ferais pas d'Aaron un Québécois, parce que ses affinités ne sont pas nécessairement dans cette direction-là. Peut-être que tout simplement, si j'avais écrit *Aaron* aujourd'hui, j'en aurais fait un Québécois. Je ne le sais pas,

je ne le sais vraiment pas. A l'époque ça ne m'apparaissait pas comme une chose importante. L'important c'était qu'il devienne nord-américain. Il est de langue anglaise par voie de majorité, si on veut, par force de majorité.

V.T. On sait que, dans le roman, il y a un conflit entre la tradition et le contexte moderne nord-américain; est-ce que ce conflit-là se retrouverait (dans un roman écrit) aujourd'hui ?

Y.T. Je crois que oui. Je crois qu'il existe encore. Ça dépend à quel niveau social appartiendrait le personnage. Je pense que le conflit n'existerait pas, par exemple, s'il s'agissait d'un Juif riche de Côte-Saint-Luc, parce qu'il est déjà disparu dans sa vie, ce conflit-là. Il arrive à observer ses pratiques religieuses, à aller à sa riche synagogue. Non, le conflit n'existerait pas.

Le conflit pourrait exister d'une autre façon, à l'envers complètement. Par exemple, le petit gars, mettons-le à dix-sept ans, mettons un petit Aaron dont le grand-père serait millionnaire et le petit gars qui désire retourner à la stricte observance. Parce qu'on le voit chez les Canadiens français dont les enfants soudain veulent se séparer de cette espèce de contexte de richesse et de prospérité et aborder les vies monastiques, par exemple on le voit. Ce n'est pas fréquent, ce n'est pas tous les jours, mais il y a des fils d'Outremont, disons, pour employer une sorte de générique, qui se sont dirigés vers des ordres, parce qu'ils voulaient retrouver une vie monastique simple. C'est possible que mon Aaron... de l'imaginer dans un cheminement inverse, si vous voulez, complètement, qu'il veuille retrouver l'orthodoxie qui, à son sens, est disparue de sa maison.

V.T. Aujourd'hui, ce serait l'affluence.

Y.T. L'affluence...

V.T. ... qui provoquerait un retour aux sources.

Y.T. Je vois très bien le petit gars, par exemple, le soir du kaddish (Yves Thériault pensait au kiddouch, la bénédiction prononcée le soir du shabbat ; le kaddish étant la prière des endeuillés - V.T), le vendredi soir où l'on observe le kaddish (kiddouch) avec des chandeliers en or massif, autour d'une table luxueuse, et qui lui rêve du kaddish (kiddouch) simple, de la prière pure, et non plus entachée de tout ce luxe, la mère avec les gros diamants et tout et tout. Je vois une révolte dans ce sens-là, comme moi j'avais inventé une

révolte dans l'autre sens, c'est-à-dire que le petit gars dit: «Non, ce n'est pas ça: c'est trop contraignant. Je m'en vais.» Oui, c'est possible.

V.T. Aujourd'hui, trente ans après la parution d'*Aaron*, qu'est-ce qui vous frappe le plus chez les Juifs ?

Y.T. Évidemment ils ont toujours eu une faculté d'adaptation sûrement extraordinaire, toujours. Ce que je vois aujourd'hui, c'est leur implantation dans une ville comme Montréal, implantation qui est extrêmement forte culturellement. Ils ont réussi à (faire) tomber pas mal de barrières. Ils ont réussi à se créer une communauté culturelle impressionnante et à s'intégrer à la vie culturelle. Malheureusement, c'est surtout du côté anglophone. On en voit la présence surtout en anglais. Du côté francophone, il y a moins d'implantation, il y a moins d'intégration et c'est peut-être un peu la faute des Canadiens français.

Il y a quelques Juifs francophones dans le milieu culturel québécois, mais ils sont rares, ils sont très rares. J'en vois deux dans le cinéma; je n'en vois pas du tout dans l'édition, aucun. Est-ce que c'est un signe des temps? Est-ce que c'est un instinct de se ranger du côté du plus fort sociologiquement ? Ce n'est pas sûr. Je ne sais pas. Mais la manifestation culturelle, la manifestation sociologique du Juif est surtout anglophone.

V.T. Est-ce qu'il y a peut-être plus d'ouverture chez les Anglais ?

Y.T. Oui. Il y a peut-être moins de questions. Le nom y serait pour quelque chose peut-être ?

V.T. On se fait remarquer plus, si on a un nom...

Y.T. Très juif. Comme il y a des noms qui sont associés ici en Amérique du Nord... Goldstein, par exemple, on sait que c'est juif. Ce n'est pas vrai, parce qu'il y a des Goldstein qui sont purement allemands. Mais il y a beaucoup de Goldstein qui sont juifs. Alors on associe le nom. Il y a aussi un tas de Juifs dont le nom est neutre. Par exemple il y a des gens qui s'appellent Jones, il y a aussi des Brown chez les Juifs. Ceux-là vont se faufiler quelque part, parce que personne ne pose de questions. Est-ce que, posant la question et ayant une réponse, il y aurait une attitude différente? Je ne le sais pas.

Notes

À consulter aussi à propos du roman *Aaron*, Victor Teboul, «Québec : présence juive et représentations romanesques» sur le site www.victorteboul.com

1. Le Livre d'ICI. Vol. 3 No. 40, 12/7/78, p. 1. L'article intégral est reproduit dans le chapitre suivant de ce document.

2. Le système scolaire à l'époque est confessionnel, et les enfants juifs, pour des raisons qui relèvent de l'histoire, sont inscrits au réseau de langue anglaise.

***Aaron* a été publié par différents éditeurs dont :**

- **L'Institut littéraire du Québec, Québec, 1954, Grasset, 1957.**
- **Les Éditions de l'Homme, 1965.**
- **Les Quinze (collection Présence), Montréal, 1980.**
- **Les Quinze (collection 10/10), Montréal, 1981.**
- **Le dernier havre, Montréal, 2006.**

© Victor Teboul. Tous droits réservés, 2013

L'interview qui précède a fait partie de la série de quatorze émissions radiophoniques intitulée *La Communauté juive du Québec*, préparée et animée par Victor Teboul, diffusée au printemps 1982 sur la chaîne culturelle de Radio-Canada. Elle portait pour titre «Yves Thériault ou l'ouverture à l'Autre». La Société Radio-Canada a autorisé la reproduction du texte de l'entretien.

Juifs et Québécois, par Yves Thériault, écrivain

Dans son livre *Mythe et images du Juif au Québec* (éditions de Lagrave), Victor Teboul, tout en explorant la présence du Juif dans la littérature du Québec, nous en donne aussi la "présence". C'est-à-dire la nature restrictive de son appartenance et, faut-il le dire, le degré d'antisémitisme des auteurs québécois. Des auteurs, bien sûr, mais des lecteurs aussi. Car il est bien évident que, lecteurs se confondant aux auteurs, ce qui a été écrit ici sur les Juifs l'a été par des gens qui, d'abord, avaient été moulés dans le moule Canadien-français, dont on sait qu'il fait du "maudit Juif" une expression quotidienne et traditionnelle.

J'ai moi-même écrit un roman, *Aaron*, qui se voulait juif, un roman qui fuyait délibérément tout antisémitisme, où je ne voulais m'attacher qu'au drame, que je déplorais, du Juif orthodoxe aux prises avec le monde nord-américain. Abordant le sujet avec respect et pitié, sans avoir voulu consciemment mépriser le sémite, je vois que dans ma façon même de décrire certains aspects de la personne juive, je n'ai peut-être pas montré d'antisémitisme comme tel, mais j'ai instinctivement utilisé des adjectifs parfois dérogatoires, ou à tout le moins des comparaisons qui pouvaient être interprétées défavorablement.

Pourtant, ce roman avait eu une histoire assez bousculée. Il originait d'un texte de radio de trente minutes, réalisé à CKAC, Montréal, par Olivier Mercier-Gouin, et qui nous avait gagné tous les deux le Beaver Award dans sa catégorie, un trophée intra-muros de la radio qui reste très convoité. J'avais reçu, après l'émission, une dizaine d'appels téléphoniques, la plupart anonymes, qui n'étaient pas tendres et qui démontraient chez les interlocuteurs, un racisme virulent. Il ne s'agissait plus seulement des Juifs, mais de "maudits importés," et comme le dit si bien Teboul, on en arrive à voir les Juifs comme le symbole de tous ces "étrangers qui viennent ici, selon les dires Québécois, "prendre nos jobs" (tout Québécois qui consentirait à travailler autant, et dans les mêmes conditions, n'aurait pas à craindre la substitution, mais ceci est une autre histoire). Teboul prouve, via les Juifs, que le Québécois est raciste, tout en apparaissant d'abord antisémite. Après la parution de mon roman tiré du texte précité, on me reprocha d'emblée "d'ignorer les Québécois". Des amis que je ne soupçonnais pas de racisme me firent grise mine, et un critique fort bien coté d'Ottawa revira mon *Aaron* d'un tournemain en disant que c'était la pire chose que j'avais écrite à ce jour. Ce n'est rien de nouveau que cette attitude par-devers l'étranger au Québec, et il ne faudrait pas s'en surprendre. D'ailleurs l'on n'a qu'à voir le mépris que

manifestent une majorité de Canadiens-français pour les Italiens. Pourtant les Italiens sont le plus souvent infiniment plus proches de nous que ne le peuvent être les Parisiens ou les Français de France en général. Cette intolérance raciale atteint toutefois son apogée quand il s'agit des Juifs. Et l'on est stupéfait de constater, grâce à l'infinité de citations de Teboul, que peu d'écrivains québécois ont échappé à ce sentiment. L'adjectif est dérogatoire ou trop généralisant. Il semble y avoir surtout une habitude de cataloguer le Juif selon des normes improvisées mais tenaces.

C'est un livre bien fait, ramassé, surprenant à lire et souvent décourageant. Nous y passons tous, même Yvon Deschamps. Bien entendu, Teboul n'a pas trouvé partout de racisme cruel, ce qui serait affreux. Mais il a trouvé du préjugé dans son sens le plus précis, et cette manie de cataloguer d'emblée, sans tenir compte des variantes normales, humaines, qui devrait rendre le personnage à tout le moins différent selon son caractère propre, individuel. Le Juif a donc une présence dans la littérature québécoise, une présence que je n'aurais crue si abondante, et cette présence n'est que rarement plaisante, ou même tolérante. C'est dire que, malgré tout, l'on en apprend à tout âge. Moi, en tout cas, j'avoue en avoir appris beaucoup.

Pensez que nous y passons à peu près tous, même Gabrielle Roy, même Laurendeau, et je l'ai déjà nommé, Yvon Deschamps. Romanciers, critiques littéraires, critiques de cinéma, essayistes, éditorialistes, et jusqu'à Lionel Groulx. L'épluchage a été total, les citations abondantes et bien commentées. Il s'agit d'une simple thèse, au demeurant fort bien structurée, mais elle constitue un livre aussi révélateur que fascinant.

Le Livre d'ICI. Vol. 3 No. 40, 12/7/78, p. 1.

FIN